

PAUL VERCHÈRES

Le ranch des jeunes



BeQ

Paul Verchères

Aventures de cow-boys # 011

Le ranch des jeunes

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 825 : version 1.0

Le ranch des jeunes

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Un vieil original

Le vieux Sam Cormier était certainement un vieil original.

Ce jour-là il traversa la rue et se dirigea vers le poste de police.

C'est là que se trouvait le bureau de Baptiste Verchères.

Baptiste, grand-père de Guy Verchères, l'Arsène Lupin canadien, était fondateur et chef de police de Squeletteville.

Sam entra dans son bureau :

- Bonjour Baptiste.
- Bonjour Sam.

Le chef de police offrit une chaise à son vieil

ami :

– Assieds-toi.

– Merci.

– Quel bon vent t’emmène ici mon vieux Sam ?

– Baptiste, je suis venu te voir pour quelque chose de grave et de très important.

Verchères fronça les sourcils :

– Ah ! De quoi s’agit-il ?

– Depuis de nombreuses années, j’ai travaillé de peine et de misère. J’ai fait tous les métiers et j’ai réussi à me ramasser quelques sous.

– Je sais, tu as été vraiment courageux.

– Mais maintenant je me fais vieux et je veux avant de mourir réaliser le rêve de ma vie.

– Le rêve... quel rêve ? Tu ne m’as jamais parlé de cela ?

– Non, mais il faut que je t’en parle aujourd’hui.

Il y eut un silence, puis Sam demanda

brusquement :

– Baptiste, as-tu déjà visité une école de réforme ?... Ces écoles pour les enfants...

– Je connais cela. Je n'en ai jamais visité mais je sais ce que tu veux dire.

– Eh bien moi, je suis contre ces écoles. Je trouve que bien souvent, au lieu de reformer un enfant, ils en font un ennemi de la société qui devient plus tard un bandit.

– J'avoue que tu as un peu raison, bien que plusieurs de ces écoles font réellement du bien, mais comme toutes choses, l'exception confirme la règle.

– Eh bien, Baptiste, j'ai décidé d'acheter une terre et de construire un grand ranch.

– Toi ?

– Oui, et sais-tu ce que je veux faire ?

– Du tout.

– Y emmener des enfants... les enfants des croches, des bandits, les orphelins, tous ceux qui d'une manière ou d'une autre peuvent être attirés

vers le mal.

Baptiste se passa la main sur le front :

– C’est une dure tâche.

– Non, pas si difficile qu’on le croit. Ces enfants seront heureux ici. Ils travailleront sur ma terre, je les récompenserai, les ferai éduquer, en un mot j’essaierai de faire d’eux de véritables gentlemen.

Baptiste se leva et tapa dans le dos du vieil homme :

– Sam, je ne puis que te féliciter de ton beau projet. Je ne te cache pas que tu veux accomplir là une tâche très difficile. Mais je veux bien faire tout ce qui est en mon possible pour t’aider.

– Tu veux dire qu’à titre de chef, tu me donnes la permission de fonder ce genre de lieu de redressement ?

– Oui, à titre d’ami, si tu as besoin d’aide, je serai là.

Sam se leva tout heureux :

– Tu vas voir, Baptiste, tout va marcher

comme sur des roulettes.

– C’est à souhaiter. Quand veux-tu commencer à construire ?

– Le plus tôt possible. Je vais voir pour acheter une terre et ensuite, j’irai rendre visite à madame Francon.

– Pourquoi ?

– Elle a accepté de me prêter l’argent qui me manquera.

Et Sam Cormier sortit du bureau du chef :

Verchères le regarda sortir en hochant la tête :

– Quel homme. Mais aussi quelle tâche. J’espère que cela n’emmènera pas de trouble dans Squeletteville.

*

Quinze jours plus tard, la construction commençait.

Il engagea des hommes de peine, puis avec

l'aide de Verchères, ils firent venir de différentes villes plusieurs jeunes enfants dont les parents ne pouvaient en venir à bout.

D'autres étaient des orphelins n'ayant ni demeure ni personne pour veiller à leur conduite.

Bientôt ils furent une vingtaine de jeunes tous aussi « toffe » les uns que les autres.

Mais la bonté de Sam venait à bout de leur caractère et petit à petit, les enfants se corrigeaient de leurs défauts et devenaient enfin des hommes sur qui on pouvait compter.

L'idée du vieil original semblait vouloir porter des fruits.

II

Michel Lafleur

Baptiste Verchères fit son entrée au ranch des jeunes.

Il était accompagné d'un garçon de huit ou neuf ans.

– Monsieur Sam est ici ? demanda-t-il à un petit bonhomme.

– Oui, monsieur Verchères, il est en dedans.

Baptiste se dirigea vers l'entrée principale de la maison.

Sam, prévenu par le bambin, vint à sa rencontre :

– Bonjour Baptiste.

– Bonjour Sam, je t'emmène un nouveau pensionnaire.

Le vieillard regarda le petit bonhomme :

– Comment t’appelles-tu ?

– Michel Lafleur, répondit le petit garçon.

– Et tu aimerais cela, demeurer ici, jouer avec les petits garçons de ton âge et avoir des animaux, un petit cheval à toi ?

– Oh oui, monsieur.

Sam appela un de ses employés :

– Tiens, voici un nouveau pensionnaire. Prends sa valise et ensuite va le conduire à la salle de jeu. Il s’appelle Michel Lafleur.

– Viens avec moi, Michel.

Et l’employé sortit en tenant le garçon par la main.

Lorsqu’ils furent seuls, Sam et Verchères s’assirent.

– D’où vient-il celui-là ?

– De Bytown, répondit Baptiste. As-tu déjà entendu parler de Battling Lafleur ?

– Non.

– C’est un évadé de prison. Il s’est sauvé il y a plus d’un an et on ne l’a jamais rattrapé. C’est le père de Michel.

– Et le garçon, où était-il ?

– Dans une école de réforme. Il s’était sauvé deux fois.

– Tu crois que nous aurons de la misère ?

– Non, pas avec lui, mais avec le père. Il est fort possible qu’il apprenne que son garçon est ici et qu’il n’aime pas ça. Tu comprends ?

– Oui, oui, je le surveillerai plus particulièrement que les autres.

– Et à part ça, tout va bien ?

– Oui tout va bien. Je n’ai pas de misère et voilà plus d’un an que mon ranch est ouvert.

– Espérons que ça continuera.

*

Une autre année passe.

Le jeune Michel Lafleur, n'était pas comme les autres enfants.

C'était un des plus travaillants, mais il ne jouait presque jamais et n'aimait pas se mêler aux autres.

*

Un jour, Sam passait devant la porte du magasin général, une dame sortit tenant un paquet à la main.

– Bonjour madame Francon, fit Sam.

– Bonjour monsieur Cormier. Et puis comment vont les affaires ?

– Pas trop mal, mais ça coûte très cher.

– Je m'en aperçois. Vous savez que vous êtes en retard dans vos paiements ?

– Je sais, mais je reprendrai le dessus, ne craignez rien.

– Je l'espère, monsieur Cormier.

Le pauvre Sam. malgré son bon vouloir n'avait pu commencer à remettre l'argent qu'il devait à madame Francon.

Déjà la quatrième année serait due et il devrait au dessus de quinze mille dollars avec les intérêts.

*

Un homme traversa la rue en courant :

Il ouvrit vivement la porte de la station de police en criant :

– Monsieur Verchères... Hé Verchères.

– Oui, fit Baptiste en s'avançant.

– Vite... vite venez... un vol.

Baptiste Verchères bondit.

L'homme était le commis de la banque.

En vitesse, ils traversèrent la rue, se dirigeant vers la banque.

Déjà, plusieurs cow-boys étaient rassemblés.

– Un vol dîtes-vous ?

– Oui, j’ai trouvé le gardien ligoté. La porte d’arrière de la banque était ouverte. Le vol a dû avoir lieu la nuit dernière.

Verchères entra.

Le gardien, assis près de table, était à boire une tasse de café.

– Verchères, dit-il, ils ont tout volé... et je le connais... je l’ai reconnu.

– Qui ?

– Le chef de la bande.... c’est Battling Lafleur.

Baptiste tressaillit :

C’était le père du petit Michel qui venait d’accomplir ce hold-up.

Madame Francon entra en coup de vent :

– Qu’est-ce qu’on m’apprend... ma banque... on m’a dévalisé... c’est terrible... Mon Dieu ! Mon Dieu !...

Le chef de police demanda au commis :

– Combien y avait-il dans le coffre-fort ?

– Tout près de soixante mille dollars. Je pourrai vous le dire au juste lorsque j’aurai consulté les livres.

– Et ils ont tout pris, je suppose ?

– Tout.

Le jeune Michel a-t-il quelque chose à faire avec le vol accompli par son père ?

Baptiste Verchères réussira-t-il à capturer les bandits ?

III

Le vieux Sam est mal pris

Verchères attacha son cheval près de la galerie et entra dans la maison.

– Salut, Sam...

– Salut.

– Tu es au courant de ce qui est arrivé la nuit dernière ?

– Oui. Le bruit s'est répandu comme une traînée de poudre. Même ici j'ai été obligé de punir des gamins.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils ont dit et répété à Michel que son père était un voleur et un bandit. Tu sais comme moi que le petit bonhomme n'a pas froid aux yeux. Pendant deux fois, il a voulu battre de

ses compagnons.

– Si je suis venu ici, c’est justement pour l’interroger.

– Michel ?

– Oui !

Au même moment il y eut des cris dans la cour.

Sam et Verchères bondirent vers la porte.

Une autre bataille venait d’éclater entre Michel Lafleur et un autre bambin.

Les deux garçons se battaient à qui mieux mieux et les coups de poing pleuvaient.

Sam bondit vers le cercle qu’avaient formé les autres enfants :

Il voulait arrêter la bataille, mais Verchères le prit par le bras et le retint :

– Non, non, Sam...

– Quoi ?... Tu veux que je les laisse se battre ?

– Parfaitement. Michel semble le plus fort. Ça donnera une bonne leçon pour les autres.

Le chef de police ne se trompait pas.

Bientôt l'adversaire du jeune Lafleur se releva en pleurant et se sauva.

– Une minute, Michel, Puis s'adressant aux autres :

– Vous voyez, les amis, quand on insulte quelqu'un c'est ce qui arrive. J'espère que ça vous servira de leçon et que désormais vous laisserez le jeune Lafleur tranquille.

Puis prenant Michel par la main il l'entraîna à l'intérieur.

Sam les suivit.

– Michel, commença Verchères, ne t'occupe plus de ce que les autres te diront. Ils ne sont guère mieux que toi, tu sais. Et maintenant, je te demanderais de bien répondre à mes questions. Depuis que tu es ici, as-tu revu ton père ?

– Mon père ?...

Le jeune Michel bégaya, puis :

– Mais non, je ne l'ai pas vu...

– Tu ne sembles pas très sûr.

– Puisque papa est un bandit, comme ils le disent, vous savez bien qu’il ne serait pas venu ici.

– Tu sais que ton père est venu à Squeletteville, hier soir, avec sa bande et qu’ils ont dévalisé la banque ?

– Oui, on me l’a dit.

– Il doit savoir que tu es ici et il cherchera à te revoir. J’espère que tu préviendras aussitôt monsieur Sam.

– Le prévenir, cria Michel... vendre mon père... non, ça, jamais. C’est mon père, même si c’est un bandit et un tueur.

Malgré lui, Baptiste ne put qu’admirer le jeune homme.

– Très bien, Michel, tu peux partir, retourne travailler, et je crois que tes petits amis vont te laisser tranquille désormais.

Michel sortit la figure hautaine.

Verchères soupira :

– Quel orgueil ! Sam, je n’ai qu’un conseil à te

donner. Surveille-le. Je suis presque certain que son père l'a vu ou cherche à le voir.

– Je le surveillerai, répondit le vieil homme.

Baptiste se leva et sortit. Il remonta sur son cheval et retourna à sa station de police,

Il venait à peine de quitter le ranch des jeunes qu'une autre voiture arrivait devant la maison qu'habitait le vieux Sam

Une femme descendit, c'était madame Francon.

En coup de vent, elle entra dans la maison :

– Monsieur Cormier ! cria-t-elle.

Sam s'avança :

– Tien, bonjour Madame Francon. Quel bon vent vous amène par ici ?

– C'est loin d'être un bon vent. Vous savez ce qui est arrivé hier ?

– Oui.

– Monsieur Cormier, je me suis fait voler plus de soixante mille dollars, Il ne faut pas que ma banque fasse faillite. Vous savez que vous me

devez plus de quinze mille dollars et que ces paiements sont passés dûs ?

– Oui, je sais.

– Eh bien, je vous donne quinze jours, pas une journée de plus. Quinze jours, vous entendez. Si dans quinze jours vous ne m’avez pas remboursée, je m’empare du ranch.

– Mais, madame Francon...

– Il n’y a pas de mais... Quinze jours, ne l’oubliez pas.

Elle sortit en coup de vent, remonta dans sa voiture et disparut au tournant de la route.

– Quinze jours, murmura le bonhomme, je ne pourrai jamais... jamais... tout ce que j’ai fait, que j’ai construit... mon rêve, tout s’effondrera.

IV

Visite nocturne

Il était près d'une heure du matin.

Lentement, le jeune Michel se leva.

Il ouvrit la porte de sa chambre sans bruit et sortit.

Rendu dehors, il se dirigea vers l'autre bout du ranch et là, il attendit.

Cinq minutes plus tard, il entendit un bruit de galop.

Trois cavaliers apparurent au loin.

Petit à petit, ils se rapprochaient.

Le garçon cria :

– Papa.

Une voix répondit :

– Michel.

Battling Lafleur donna des ordres à ses hommes :

– Vous allez surveiller les alentours, je veux parler à Michel, seul à seul.

– Bien.

Puis se tournant vers son fils :

– Y a-t-il un endroit où l'on peut causer tranquilles ?

– Oui, venez avec moi, papa.

Michel entraîna son père vers un grand bâtiment, une espèce de hangar.

Lafleur et son fils y entrèrent pendant que les deux autres hommes surveillaient les alentours.

*

Baptiste se réveilla en sursaut.

On frappait à la porte de sa maison,

Il sauta hors de son lit,, passa sa robe de

chambre et alla ouvrir.

Il se trouva en face d'un des cow-boys de Squeletteville :

– Eh bien... quoi ?... qu'est-ce qu'il y a ?

– Battling Lafleur... je l'ai vu.

– Tu l'as vu ?... où cela ?

– Tout à l'heure sur la route. Il était avec deux autres cavaliers. Les deux autres l'appelaient Battling. c'est pour ça que ça attiré mon attention.

– Est-ce qu'ils t'ont vu ? demanda le chef de police.

– Non, j'en suis certain.

– Où se dirigeaient-ils ?

– Vers le ranch des jeunes. Le ranch de Sam Cormier.

Baptiste bondit :

– Quoi ? qu'est-ce que tu dis ?... Tu es sûr de ça ?

– Oui.

– Vite, réveille d'autres cow-boys ! Nous

allons former un posse et essayer de l'attraper. C'est notre chance.

Le cow-boy partit en courant pour aller chercher du renfort pendant que Baptiste retournait à l'intérieur de sa demeure et s'habillait en vitesse.

Lorsqu'il sortit, d'autres cow-boys étaient déjà prêts.

Cinq minutes plus tard, une douzaine d'hommes ayant Verchères à leur tête partirent à fond de train en direction du ranch des jeunes.

*

Battling causait avec son fils lorsque soudain la porte s'ouvrit brusquement.

Battling Lafleur bondit.

Il sortit en courant de la cabane et courut vers l'endroit où se trouvaient les chevaux.

Quelques secondes plus tard, les trois bandits sautaient en selle et se sauvaient à toute vitesse.

De loin, Verchères les aperçut :

– Vite, il faut les rattraper.

Et la poursuite commença dans la nuit noire.

C'était beaucoup plus difficile qu'en plein jour, les cow-boys avaient peine à distinguer leurs adversaires.

Si ces derniers pouvaient regagner la montagne, on ne pourrait les retrouver.

Dans un effort désespéré. Verchères donna un coup d'étrier dans le ventre de son coursier qui partit comme un éclair.

Le chef de police se rapprochait des bandits.

Baptiste sortit son revolver, il pouvait tirer, il était assez près.

Il enigna l'un des cow-boys, puis fit feu.

On sait que le roi des cow-boys était un expert dans l'art du tir.

Le cavalier, tomba, frappé par la balle de Verchères, pendant que les deux autres continuaient leur chemin vers la montagne.

Avant que Baptiste n'ait pu les rejoindre, ils

avaient contourné des rochers et étaient disparus dans la nuit.

C'était maintenant dangereux de les poursuivre, car cachés dans quelques crevasses, les bandits pouvaient facilement avoir raison de leurs adversaires.

Baptiste fit faire demi-tour à sa monture et revint vers l'endroit où était tombé le cow-boy.

Les autres hommes de Verchères s'approchaient.

Le chef de police descendit de son cheval et retourna le corps du blessé.

Il poussa un cri :

– C'est lui... c'est lui...

– Qui ?

– Battling Lafleur. Quelle chance.

– Est-il mort ? demanda un autre cow-boy.

– Non, mais pour moi, il n'en a pas pour longtemps. Vite, ramenons-le au poste.

Ils revinrent vers Squeletteville.

En passant vis-à-vis le ranch des jeunes, ils aperçurent le vieux Sam qui surveillait la route.

– Baptiste, cria-t-il, qu'est-ce qui se passe ?

Verchères lui fit signe de ne pas parler trop fort.

– Viens avec nous, Sam, nous avons capturé Battling Lafleur. Il se meurt.

Cormier alla chercher un cheval et il suivit le posse.

On emmena le corps de Lafleur à l'intérieur de la station de police, et là, on l'étendit par terre.

On alla chercher le cow-boy qui servait de médecin du village.

– Il n'y a aucun espoir.

– Essayez de lui faire reprendre connaissance. Il nous dira peut-être où se trouve l'argent qu'il a volé à la banque.

– Je vais faire mon possible.

Le docteur sortit une seringue et une aiguille. Il versa un liquide jaune dans une seringue et donna une piqûre dans le bras du mourant.

Deux minutes se passèrent.

Soudain, Battling Lafleur bougea, puis il ouvrit les yeux.

Il regarda autour de lui, l'air égaré, puis il aperçut Verchères placé près de Sam Cormier.

Le moribond remua les lèvres.

Baptiste se pencha sur lui.

Le blessé lui murmura

– Lettre... poche intérieure... ma fille... Dites... vieux Sam bien prendre soin de Michel... veux pas... devienne bandit.... argent... pour...

Baptiste lui murmura à l'oreille :

– L'argent volé à la banque... où se trouve-t-il ?... parlez. Battling remua les lèvres, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Soudain il y eut un formidable râlement, la tête de Lafleur retomba en arrière.

Le docteur se pencha sur lui :

– C'est fini, déclara-t-il, il est mort.

Verchères détacha le veston de Lafleur et

fouilla dans sa poche intérieure.

Il y trouva une enveloppe ainsi adressée :

– Mademoiselle Paulette Lafleur. Bytown.

Il n’y avait pas autre chose. C’était mince comme renseignement.

– Pauvre Michel, murmura Sam, lorsqu’il apprendra la nouvelle...

– Ne lui dis pas tout de suite. Attends. Je dois aller à Bytown, ces jour-ci pour rencontrer mes patrons de La Police Montée. Je vais avancer mon voyage, j’irai dès demain et je donnerai cette lettre à Mademoiselle Lafleur.

– Comment feras-tu pour la trouver ?

– J’irai voir l’avocat qui a défendu Lafleur lors de son procès, il pourra probablement me renseigner.

Verchères donna des ordres pour faire transporter le cadavre hors de la station,

– Demain matin, nous l’enterrerons.

Sam Cormier retourna à son ranch.

V

Paulette Lafleur

Le lendemain, Verchères partait pour Bytown.

En arrivant à la ville, il se rendit aussitôt à la Cour pour apprendre le nom de l'avocat qui avait défendu Battling Lafleur.

– Quand a eu lieu le procès de ce dénommé Lafleur ? demanda le commis.

Verchères donna la date exacte.

Le commis s'éloigna pour aller fouiller dans les dossiers.

Il revint au bout de cinq minutes avec le nom de l'avocat :

– C'est Robert Lumbray.

– Vous avez son adresse ?

– Oui, c'est 0132 rue du Gardien, chambre

209.

– Je vous remercie infiniment.

Verchères sortit de la Cour, monta dans les longues voitures tirées par des chevaux et qui servaient de tramways.

Il descendit à la rue du Gardien.

Le 0132 était un gros édifice à bureaux. Baptiste entra, monta au deuxième et s'arrêta devant la porte de la chambre 209.

Gravé dans la vitre, on pouvait lire : ROBERT LUMBRAY, avocat ! et en dessous : ENTREZ SANS FRAPPER !

Verchères poussa la porte et entra.

Lumbray était un homme plutôt petit et assez gros.

Il portait des lunettes à monture carrée.

Ses cheveux étaient grisonnants mais sa moustache noire. On pouvait lui donner environ dans les cinquante ans.

– Asseyez-vous, monsieur Verchères, dit-il enfin.

Verchères prit un siège.

– Merci.

L’avocat demanda :

– Alors que puis-je faire pour vous, cher monsieur ? Vous avez une cause à me confier.

Baptiste sourit :

– Non, il ne s’agit pas d’une cause. Je veux simplement un tout petit renseignement :

– Ah !

– Vous avez connu Battling Lafleur. C’est vous qui l’avez défendu, n’est-ce pas ?

– Oui, lors de son dernier procès. Je savais, d’ailleurs, que ma cause était perdue d’avance.

– Vous savez que Lafleur s’est échappé de prison ?

– Oui, j’ai appris cela par les journaux. Il n’a pas encore été repris, n’est-ce pas ?

– Si, il est même mort.

– Ah ! je l’ignorais complètement.

– C’est moi-même qui ai eu le plaisir de

l'abattre. Je dis un plaisir, car c'en est toujours un de débarrasser le monde d'une vilaine crapule.

– Mes félicitations, monsieur Verchères. Maintenant, quel renseignements voulez-vous avoir ?

– C'est juste, fit Baptiste, je m'éloigne du sujet. Saviez-vous si Lafleur avait de l'argent ?

– Je n'en sais absolument rien.

– Battling avait deux enfants, une fille et un fils. Ce dernier est à Squeletteville dans le moment et nous aurions aimé savoir si quelqu'un ne savait pas où se trouvait l'argent de Battling Lafleur.

– Il ne me l'a jamais dit. Lorsqu'il m'a engagé pour le défendre, je l'ai obligé à me payer à l'avance et il a tout de suite accepté.

Il y eut un long silence.

Puis Baptiste reprit :

– Avant sa mort ? Battling m'a remis une lettre. Une lettre pour sa fille Paulette. Elle est adressée ainsi : Paulette Lafleur, Bytown.

– C’est tout ?

– Oui, alors j’ai pensé que vous pourriez peut-être me donner l’adresse de mademoiselle Paulette Lafleur ?

– Je regrette, mais je ne l’ai pas. Tout ce que je puis vous dire, c’est que mademoiselle Paulette travaillait dans un cabaret comme chanteuse.

– Quel cabaret ?

– Le Rendez-Vous.

Baptiste se leva

L’avocat ne pouvait rien lui apprendre de plus.

Mais avant de sortir il lui demanda :

– Mademoiselle Lafleur chantait-elle sous son nom ?

– C’est-à-dire, oui et non. Elle se faisait appeler tout simplement Paulette.

– Bon, je vous remercie.

Baptiste sortit du bureau de l’homme de loi. Enfin, vers huit heures, il se dirigea vers l’endroit où se trouvait le cabaret « Rendez-Vous ».

À la porte, il aperçut une grande affiche avec le nom des vedettes.

Celui de Paulette, chanteuse, y était.

Verchères entra et alla s'asseoir tout près de l'estrade où se déroulerait le spectacle.

À neuf heures, les musiciens vinrent prendre leur place sur l'estrade.

Puis le spectacle commença.

Il y avait toutes sortes de numéros. Des danseurs, des danseuses, des acrobates, un magicien.

Paulette passa en troisième.

Elle arriva sur la scène tenant dans la main une grosse rose rouge.

Elle chanta en se promenant dans la salle, allant d'une table à l'autre et faisant mine de placer sa rose à la boutonnière des messieurs.

Comme elle achevait sa chanson, elle s'approcha de la table où se trouvait Baptiste.

Elle termina sa chanson, puis se penchant vers le chef de police de Squeletteville. elle lui dit :

– Voilà, elle est à vous.

Et elle fixa la rose à sa boutonnière.

Le public se mit à applaudir.

Verchères mit la main dans sa poche et lui tendit la lettre.

– Et voilà pour vous, mademoiselle Paulette.

Le public, croyant que Verchères venait de lui glisser un billet, se remit à applaudir de plus belle.

Paulette donna un autre numéro de chant, puis se retira à l'arrière de la scène.

Bientôt, elle réapparut à la porte du fond.

Elle traversa la salle, se dirigeant vers l'endroit où se trouvait Verchères.

– Vous êtes bien monsieur Verchères ?

– Oui, c'est moi.

Elle tira une chaise pour s'asseoir.

– Vous permettez ?

– Ça me fait réellement plaisir, mademoiselle.

Elle s'assit. Il y eut un instant de silence

gênant, puis elle demanda :

– C’est mon père qui vous a remis cette lettre ?

– Oui, avant sa mort.

– Ainsi, vous savez où se trouve mon jeune frère, Michel ?

– Oui, il est à Squeletteville, dans un ranch pour les jeunes. C’est votre propre frère ? Vous ne lui ressemblez pas du tout.

– Non, ce n’est que mon demi-frère, papa s’est remarié en secondes noces.

Verchères n’osait questionner la jeune fille sur le contenu de la lettre.

Ce n’était pas de ses affaires.

– Quand repartez-vous pour Squeletteville, monsieur Verchères ? demanda-t-elle.

– Dès demain. Je ne puis m’absenter longtemps. Je suis chef de police, là-bas.

– J’aurais bien aimé vous accompagner, mais je ne puis partir qu’en fin de semaine.

– Alors vous voulez venir rencontrer votre

frère ?

– Oui. Je partirai samedi.

– Très bien, je serai à la gare pour vous attendre.

Et Baptiste passa la soirée en compagnie de la jeune chanteuse.

C'était loin d'être désagréable.

Paulette était très jolie. Grande, brune, de beaux yeux noirs, un corps fait au tour, et enfin, une poitrine et deux jambes qui auraient pu faire loucher les meilleures paires d'yeux.

Ils se séparèrent vers minuit, Paulette promettant à Baptiste de se rendre à Squeletteville en fin de semaine.

Que contenait donc la lettre de Battling Lafleur ?

Pour quelles raisons Paulette veut-elle rencontrer son frère ?

VI

Michel apprend la vérité

Dès le lendemain, Verchères revenait à Squeletteville.

Il arrêta tout de suite au ranch des jeunes pour avoir des nouvelles.

Il questionna Sam :

– Michel ne sait rien à propos de son père ?

– Non, j’ai suivi ton conseil et je ne lui ai rien dit.

– Tu as bien fait. J’ai rencontré sa sœur.

– Et puis ?...

– Elle part de Bytown samedi, elle sera ici en fin de semaine. Tu peux lui préparer une chambre ?

– Mais certainement, fit Sam.

Baptiste se leva comme pour partir, mais le vieil homme le retint :

– Un instant. Tu sais la dernière nouvelle ?

– Non.

– Eh ! bien, si dans une semaine, je n'ai pas trouvé l'argent nécessaire pour payer madame Francon, elle fait vendre le ranch.

– Quoi ?... Elle ferait cela ?

– Oui, et pour comble d'infortune, deux de mes pensionnaires ont joué des tours à son petit garçon.

– Comment cela ?

– Ils l'ont barbouillé de noir et ils ont mis une mouette dans la voiture de la bonne femme.

Verchères ne put s'empêcher de rire.

Sam continua :

– Tu comprends qu'après cela, la bonne femme est plus décidée que jamais à vendre mon ranch.

– Mon pauvre vieux, ce n'est pas moi qui puis t'aider. Je n'ai pas un sou. En tout cas je vais

essayer de trouver une solution.

Verchères retourna à sa maison.

Vers quatre heures, cet après-midi-là, alors que Michel Lafleur travaillait dans la cour, deux hommes s'approchèrent.

Ils étaient montés sur des chevaux.

L'un d'eux fit signe au jeune garçon :

– Viens ici.

Michel s'approcha.

Le plus gros des deux hommes demanda :

– Tu nous reconnais ?

– Non.

– Je suis Jack, et voilà Barney ; nous sommes deux amis de ton père.

Soudain Michel se rappela avoir vu les deux hommes, le soir où son père était venu le voir.

– Peux-tu venir avec nous immédiatement ?

– Tout de suite, comme ça ?

– Oui. ton père veut te voir...

– Ah !

Michel regarda autour de lui. Il n'y avait personne.

– Pas pour longtemps ?

– Oh ! non, quelques minutes seulement.

– Correct, attendez-moi.

En évitant de se faire voir, Michel se dirigea vers l'écurie.

Il sortit son petit cheval blanc, l'un des poneys les plus intelligents du ranch.

Il monta en selle et suivit les deux hommes.

Ils se dirigèrent vers la montagne pour enfin s'arrêter devant une maison basse située entre deux rochers.

Les trois hommes s'arrêtèrent.

Michel descendit de son poney et sans prendre la peine de l'attacher, il suivit les deux coéquipiers de son père à l'intérieur.

Mais il n'y avait absolument personne dans le camp.

– Où est papa ? demanda l'enfant.

– Assieds-toi, répondit celui qui s'appelait Barney. nous allons te parler.

Michel s'assit près de la grande table.

C'est Jack qui prit la parole.

– Comme je le vois, Michel, tu n'es au courant de rien. Tu ne sait pas ce qui est arrivé.

– Quoi ?... que s'est-il passé ?

– Le vieux Sam ne t'a rien dit, naturellement, ajouta Barney.

– Dire quoi ?

Jack lui passa la main dans les cheveux.

– Mon petit Michel, il va te falloir être très courageux, il est arrivé quelque chose à ton père.

Michel poussa un cri. :

– Il a été arrêté, je suppose ?

– Non, pire que ça ; il a été tué.

Michel ne bougea pas. Ses yeux s'emplirent de larmes, puis soudain, il pensa la tête et s'accota sur son bras et donna libre cours à sa douleur.

Jack et Barney le laissèrent faire.

Tout à coup le jeune enfant leva brusquement la tête :

– Qui l’a tué... qui est-ce qui a fait cela ?

– Je vais te le dire, fit Barney, c’est le vieux Sam... Sam Cormier.

– Non, il avait peur que ton père te reprenne et t’emmène avec lui. Tu comprends, ça lui aurait fait un domestique de moins.

Jack appuya son compagnon :

– Mais oui, parce qu’après tout, vous n’êtes que ses domestiques, vous autres, c’est pour ça qu’il vous héberge.

Michel murmura :

– Sam... Sam qui a tué mon père... il avait l’air si bon.

Jack continua :

– Maintenant, tu sais que nous étions les amis de ton père. Nous avons fait ensemble le vol de la banque de Squeletteville. Un vol de plus de soixante mille dollars. C’est de l’argent.

– Je sais, j’ai entendu dire cela.

– Vu que nous étions trois pour commettre le vol. il est juste que nous séparions. Soixante mille divisé en trois ça fait chacun vingt mille. Comme ton père n’est plus, c’est toi qui recevras sa part.

Il y eut un silence. Michel ne parlait plus, il écoutait les bandits.

C’est Barney qui reprit :

– Mais pour séparer, il faut que nous ayions l’argent, tu comprends ? Il va falloir que tu nous le remettre.

– Vous remettre quoi ? L’argent ?

– Oui.

– Mais ce n’est pas moi qui l’ai...

– Si, ton père te l’a donné l’autre soir. Il était ici avant son départ et ensuite nous ne l’avons plus retrouvé.

– Je vous dis que je ne l’ai pas.

Jack se leva :

– Ah, tu l’as caché et tu veux le garder pour toi, mais ça ne se passera pas ainsi.

Il força Michel à se lever :

Il l'empoigna par la gorge et le serra fortement :

– Vas-tu parler ? où as-tu mis cet argent ?

– Je ne sais pas... je ne l'ai jamais vu.

– C'est ce que tu dis, mais nous savons le contraire. Où est l'argent ?

– Je ne sais pas.... ∴

Michel reçut une gifle retentissante.

– Tu vas parler.

– Non.

La rage de Jack se déchaîna.

Il se mit à frapper à coups redoublés sur le pauvre enfant qui ne voulait rien dire.

– Tu vas parler... tu vas parler... criait-il.

Soudain, Michel s'écrasa au plancher, sans connaissance,

– Tu l'as frappé trop fort, cria Barney.

– Il va reprendre connaissance et je vais recommencer, tant qu'il ne parlera pas, tu

entends. Garde-le, je sors un instant.

– Entendu.

Et Jack franchit la porte.

*

Au dehors. Ti-Blanc, le cheval de Michel était demeuré tout près de la porte.

Il broutait de l'herbe à l'entrée de la maison.

Soudain le cheval dressa les oreilles.

Il venait d'entendre un cri et ce cri venait de la bouche de son maître.

Ti-Blanc fit quelques pas en direction de la porte.

Le brave petit poney sembla comprendre que son maître était en danger.

Il fit vivement demi-tour et repartit au galop.

*

C'était l'heure du souper.

Sam jeta un coup d'œil sur la table du réfectoire.

Le vieux bonhomme fronça les sourcils et se mit à compter les pensionnaires.

– Mais il en manque un. Je ne m'étais pas trompé.

– Michel Lafleur n'est pas ici, fit Sam, quelqu'un l'aurait-il vu ?

Un jeune garçon se leva :

– Moi, dit-il.

– Où est-il ?

– Il est parti avec deux hommes qui sont venus le chercher.

– Deux hommes ? Tu les connais ces deux hommes ?

– Non, du tout.

Sam se leva et sortit du réfectoire.

Il appela un de ses employés :

– Tu vas demander à Baptiste de venir ici, je

crains qu'il ne soit arrivé encore quelque chose. Vas-y tout de suite et dis-lui d'amener des hommes.

L'homme monta en selle et se dirigea vers le poste de Police.

Mais Baptiste n'était pas au poste. Il était tout simplement en train de souper.

– Monsieur Verchères... monsieur Verchères ?

– Monsieur Cormier vous fait demander immédiatement. Il dit que le jeune Michel Lafleur manque à l'appel.

– Michel ?

– Oui, et le père Sam dit que vous êtes peut-être mieux d'emmener quelques hommes avec vous.

Baptiste laissa là son repas, réunit quelques cow-boys et partit en direction du ranch des jeunes.

Sam les attendait avec impatience. Lorsqu'il les vit sur la route, il vint à leur rencontre :

– Baptiste, le jeune Michel est disparu. Pour

moi, il a été enlevé.

– Enlevé ? Comment cela ?

– Il est parti avec deux hommes : Deux inconnus.

– Quelqu’un l’a vu partir ?

– Oui.

– Et semblait-on forcer Michel à suivre ses deux compagnons ?

– Non.

– Eh bien moi, je crois que c’est autre chose. Tu connais Michel, tu connais son caractère, eh bien, il est possible qu’il soit parti avec les complices de son père.

– Peut-être mais il était très orgueilleux de son père. Il veut probablement le remplacer.

Ils étaient rendus au ranch.

Verchères demanda à voir le jeune garçon qui avait vu partir Michel et ses deux amis.

Le jeune bambin raconta à nouveau ce qu’il savait.

Soudain la porte de la pièce, dans laquelle se trouvait Baptiste s'ouvrit brusquement et Sam parut :

– Baptiste, vite, viens ici.

– Quoi ?

– Un cheval vient sur la route et je suis persuadé que c'est celui de Michel.

Baptiste bondit au dehors.

Le poulain était maintenant rendu tout près du camp.

En apercevant le vieux Sam, il alla se frôler contre lui, essayant de le tirer.

– Tu vois, il veut m'emmener. Je suis certain qu'il est arrivé quelque chose à Michel.

– Nous allons suivre le poulain, les gars, cria Verchères.

Précédés du cheval blanc de Michel, ils prirent tous le chemin de la cabane où Jack et Barney gardaient Michel prisonnier.

Bientôt, Baptiste Verchères qui marchait en tête aperçut la maison.

– Attention, les gars, le poulain s’en va directement. Nous allons arrêter.

Le chef de police qui tenait le poulain par la bride, l’empêcha d’aller plus loin.

Tous les cow-boys descendirent de leurs chevaux, se couchèrent et se cachèrent entre les rochers.

Cependant, dans la cabane, Jack avait vu venir le groupe.

Il cria à son compagnon :

– Barney. Voici le chef de police.

L’autre bondit :

– Quoi ? Qu’est-ce que tu dis ?

– Je te dis que c’est le chef de police et tout le posse. Ils viennent nous arrêter.

– Mais comment ont-ils su que nous habitons ici ?

– C’est probablement ce petit salaud de Michel qui avait donné l’ordre qu’on le suive de loin.

– Nous n’avons pas de temps à perdre. Il faut

nous sauver.

– Inutile, il est trop tard. Tout ce que nous avons à faire, c’est de nous défendre.

En vitesse, les deux hommes barricadèrent portes et fenêtres.

Ils étaient prêts à se battre jusqu’au bout.

Là-bas, dans la montagne, Sam se glissa tout près de Baptiste, et lui murmura à l’oreille :

– Comment savoir si ce sont des bandits ?

– C’est simple, dit Baptiste, je vais tirer un coup en l’air. S’ils ripostent, ce sont eux.

Le chef de police leva son revolver et tira.

– Au même moment, deux coups partirent de la maison et les balles vinrent se briser sur les bords des rochers.

– Tirons les gars. Aux fenêtres. Il faut les prendre vivants ou morts.

Et la fusillade commença.

Dans la cabane, le jeune Michel, accroupi dans un coin, tremblait de tout ses membres.

Qui allait l'emporter ?

Soudain, Jack se leva brusquement et s'approcha de Barney :

– Continue de tirer, je vais aller ouvrir la porte arrière de la maison.

– Mais ils vont nous voir sortir.

– Non. j'ai une idée, tu vas voir.

Barney continua de viser les hommes de Verchères, pendant que Jack allait ouvrir lentement la porte arrière.

Il revint :

– Barney, prépare-toi à sortir. Il fait déjà un peu noir, nous pourrions facilement nous cacher dans la montagne.

– Qu'est-ce que tu veux faire ?

– Regarde bien.

Jack alla dans le coin où se trouvait Michel.

– Allons, lève-toi, petit marvaillon.

Craintivement, Michel bondit sur ses pieds.

– Viens maintenant.

Jack, poussant Michel devant lui, s'avança vers la porte d'avant.

– Sauve-toi Barney.

Jack ouvrit brusquement la porte et poussa Michel au dehors. Aussitôt il courut vers l'arrière pour rejoindre son compagnon, sauter en selle et disparaître dans la montagne.

Là-bas dans les rochers, Verchères avait vu apparaître Michel :

– Ne tirez plus, c'est le petit gars, ne visez plus.

Michel restait là sur le perron sans bouger.

Soudain, le chef de police prêta l'oreille. Il lui semblait avoir entendu un bruit de galop de cheval.

Entre les arbres, il aperçut les deux fuyards.

– Allons, vite, les gars, poursuivez-les, ils se sauvent.

Les cow-boys sautèrent sur leur monture et la chasse commença

Seuls Sam et Baptiste étaient restés.

– Allons voir le petit.

Ils se dirigèrent vers la maison. Sam s’avança vers son protégé.

– Ils t’ont fait mal Michel, n’est-ce pas, ah les bandits, mais ne crains rien, nous les rattraperons.

Michel leva brusquement la tête :

– Ne faites pas votre vieil hypocrite pour rien. J’ai appris la vérité.

Sam pâlit sous l’insulte, et Baptiste intervint :

– Quelle vérité ? Qu’est-ce que ces bandits ont pu te dire ?

– Que Sam avait tué mon père. C’est vrai n’est-ce pas ? Vous l’avez tué ?

– Ton père est mort, Michel, répondit Baptiste, mais ce n’est pas Sam qui l’a tué. Nous l’avons abattu lors d’une poursuite. Je crois que nous ferions bien d’avoir une petite conversation ensemble. Attends-nous une seconde, nous allons visiter la cabane.

Il entra dans la maison suivi de Sam.

Michel était resté seul sur le perron.

Ti-Blanc, son brave cheval à qui il devait la vie, vint se frôler près de lui.

Brusquement Michel prit une décision :

– Ils veulent l’argent de papa eux aussi. C’est Sam qui l’a tué... Pourtant il est si bon... Mais je ne puis rester avec lui sans être certain.

Il monta sur son poulain et disparut dans la montagne.

Lorsque Verchères sortit de la maison il s’aperçut que le garçon était parti.

Il se tourna aussitôt vers Sam :

– Reste ici, je vais le rattraper.

À son tour, il monta sur sa monture.

Michel avait beau vouloir faire courir son cheval, le poulain ne pouvait aller aussi vite que le coursier de Verchères.

Bientôt, le chef de police le rejoignit et le força à monter sur sa monture.

En revenant vers le ranch, il lui parla :

– Michel, crois-tu vraiment que le vieux Sam aurait tué ton père ?

– Je ne sais pas... j’sais plus.

– Sam ne t’a-t-il pas toujours traité comme son fils. Je puis même dire qu’il t’a considéré plus que tous ses autres enfants. Tu étais son préféré. Tu sais que tu lui as fait beaucoup de peine en lui disant cela tout à l’heure.

– Vous croyez ?

– J’en suis certain. Nous allons le revoir dans deux minutes. Tu sauteras en bas de ma monture et tu iras lui demander s’il veut bien t’emmener au ranch. Tu veux lui faire ce plaisir. Il a été si bon pour toi.

Le petit bonhomme ne répondit pas. En arrivant près de la maison, Verchères rencontra les cow-boys qui revenaient.

– Ils nous ont échappé.

– Nous nous reprendrons une autre fois. Vous pouvez retourner à Squeletteville, il n’y a plus rien à faire ici.

Les cow-boys s’éloignèrent. Verchères et son petit ami se dirigèrent vers la maison des bandits.

Le vieux Sam était là sur le perron, attendant

leur retour.

Verchères arrêta sa monture, puis se penchant vers Michel :

– Va, petit.

D'un bond, Michel tomba sur ses pieds puis il courut vers le vieillard.

Il lui sauta littéralement au cou :

– Papa Sam, veux-tu me ramener au ranch avec toi ?

Les yeux du bonhomme s'emplirent de larmes :

– Le ranch, mais c'est chez toi, petit. C'est votre ranch à tous, les jeunes. Viens mon petit Michel, retournons-y tous les deux.

Et bientôt les trois hommes entraient dans la cour du ranch des jeunes.

VII

Frère et sœur

La semaine finissait, et pour Sam, ce n'était pas un bon augure.

Plus les jours passaient, plus le bonhomme prenait un air taciturne.

– Samedi prochain, si je n'ai pas trouvé l'argent nécessaire, ce sera fini.

Fini son beau rêve.

Ses jeunes seraient obligés de partir, à l'aventure, sans aucune surveillance, ou encore retourner dans quelques écoles de réforme.

Assis sur la galerie, le vieux Sam pensait à tout ça lorsque soudain une belle voiture s'arrêta devant la porte.

Il reconnut aussitôt la voiture de Baptiste

Verchères, voiture que le grand cow-boy ne sortait qu'aux occasions importantes.

Tout à coup Cormier pensa :

– Mais oui, ce doit être la sœur de Michel.

Il alla au devant de la voiture.

Sam ne s'était pas trompé. Assise tout près de Baptiste se trouvait une belle jeune fille.

Verchères l'aida à descendre de voiture :

– Monsieur Sam Cormier... mademoiselle Paulette Lafleur, présenta-t-il.

Sam tendit sa grosse main ridée à la jeune fille :

– Soyez la bienvenue chez moi mademoiselle. Suivez-moi. Ils entrèrent tous à l'intérieur.

– Vous avez hâte, je suppose de voir votre frère ?

– Oh oui.

– Je ne sais pas s'il va vous reconnaître.

Paulette éclata de rire :

– Me reconnaître... Mais il ne sait même pas

qu'il a une sœur.

– Hein ? Il ne le sait pas ?

– Mais non, vous savez que papa s'est remarié et a eu un fils. Mais ma belle-mère était une véritable marâtre. Alors je me suis sauvée. C'est pour ça que Michel ne me connaît pas, il ne m'a jamais vue.

– Je vais le chercher immédiatement.

Sam sortit et alla retrouver Michel qui travaillait au jardin.

– Hé Michel !

– Oui ?

– Viens avec moi, j'ai une belle surprise pour toi.

– Un surprise ?

– Oui, oui, viens.

Tous les deux revinrent vers la maison.

Sam ouvrit la porte et fit passer Michel. En voyant entrer le p'tit gars, Paulette s'élança et le prit dans ses bras :

– Oh Michel... Michel.

Surpris, ce dernier demanda :

– Mais qui êtes-vous mademoiselle ? Vous me connaissez ?

– Oh oui, je suis ta sœur... ta sœur Paulette Lafleur ?

Michel ouvrit des grands yeux et regarda curieusement celle qui disait être sa sœur :

– Ce n'est pas vrai. Vous n'êtes pas ma sœur... je n'ai jamais eu de sœur.

Baptiste intervint :

– Tu veux dire que tu n'as jamais connu ta sœur, mais mademoiselle Paulette est bien ta sœur. Lorsqu'elle a quitté la maison, chez vous, tu n'avais qu'un an.

Michel ne répondit rien. Son accueil semblait plutôt froid.

Baptiste fit signe à Sam qu'il était préférable de se retirer. Les deux hommes sortirent par la porte du fond.

Paulette se rapprocha de son frère.

– Monsieur Verchères est venu à Bytown pour m'apprendre la nouvelle à propos de papa. Tu as eu beaucoup de peine ?

Michel continua de garder le silence.

– Tu sais qu'avant de mourir, papa a remis une lettre à monsieur Verchères ?

– Une lettre... non, je ne savais pas. Une lettre pour qui ?

– Pour moi.

Paulette ouvrit sa bourse, sortit une enveloppe et la tendit à Michel

– Tu peux la lire.

Il ouvrit l'enveloppe, sortit la lettre et lut à haute voix :

– Ma fille :

Ça commence à chauffer. Je suis cerné de toutes parts, aussi j'écris cette lettre qui te sera remise après ma mort.

Pendant toute ma vie, je n'ai été qu'un vaurien, qu'un bandit, qu'un assassin.

Cependant j'ai eu à cœur d'assurer l'avenir de mes enfants. J'ai amassé une somme d'argent que tu devras séparer avec ton jeune frère Michel.

Pour entrer en possession de ton bien, tu n'auras qu'à te rendre à Squelletteville, y rencontrer ton frère.

Il sait où se trouve l'argent.

J'espère que vous saurez en faire bon usage.

Adieu pour toujours,

TON PÈRE.

Lentement, Michel replia la lettre et la tendit à Paulette.

– Eh bien, Michel, c'est vrai que tu sais où se trouve l'argent que papa nous a laissé ?

– Non, il s'est trompé. Je ne sais absolument rien. Maintenant, excusez-moi, il faut que j'aille travailler.

Et brusquement, Michel sortit.

Quelques secondes plus tard, Baptiste Verchères et Sam Cormier revenaient :

– Eh bien, tout s’est bien passé ?

– Il ne s’est rien passé. Le pauvre Michel ne semble pas croire que je suis sa sœur.

Paulette tendit la lettre à Baptiste :

– Tenez, voici la lettre que vous m’avez remise la semaine dernière. Vous pouvez la lire maintenant.

Baptiste lut lentement. Lorsqu’il eut terminé il leva la tête et demanda :

– Vous la lui avez montrée ?

– Oui.

– Et qu’a-t-il répondu ?

– Rien. Il a dit qu’il ne savait rien et il s’est excusé.

Baptiste se gratta la tête :

– Curieux... Pour moi, le petit bonhomme nous cache quelque chose.

*

Michel était retourné au jardin. Il travaillait seul dans un coin et paraissait songeur.

– Ma sœur... elle ma sœur... mais c'est impossible. Je n'ai pas de sœur.

Soudain il entendit un bruit de pas.

Il se retourna brusquement pour apercevoir Jack, le revolver au poing, qui s'avançait vers lui.

– Pas un mot. Nous avons un petit compte à régler tous les deux.

Barney suivait.

– Marche. Emmène-nous à la grange où tu as emmené ton père.

Michel laissa là son râteau et grelottant de peur, il conduisit les deux hommes vers la bâtisse.

Ils entrèrent et Barney referma soigneusement la porte derrière lui.

Jack commença :

– Et maintenant petit, tu vas nous dire où tu as caché l'argent que ton père t'a remis.

– Mais je vous ai déjà dit que papa ne m'avait

rien donné.

– Tu mens. Vous êtes venus tous les deux ici. Ton père t’a remis de l’argent qui nous appartenait. Tu dis l’avoir caché ici, dans cette grange.

– Mais puisque je vous dis non.

Jack aperçut un grand fouet qui pendait à un crochet.

– Maintenant tu vas parler.

– Non.

Jack prit le fouet. Il en donna un violent coup.

Michel poussa un cri de douleur.

– Parle. Parle.

– Non, non, non.

Les coups de fouet se mirent à pleuvoir. La peau du jeune enfant rougissait.

Tout à coup la porte de la grange s’ouvrit et le vieux Sam parut.

Il vit tout de suite la scène :

– Arrêtez, bandit. Vous allez tuer cet enfant.

Arrêtez.

Barney perdit la tête. Il sortit son revolver et tira sur le vieillard.

Sam tomba la tête la première.

– Vite Jack, sauvons-nous.

Les deux bandits sortirent en courant et sautèrent sur leurs chevaux pour disparaître au loin.

Cependant, à l'intérieur Baptiste causait avec Paulette Lafleur.

Tous les deux sursautèrent en entendant le coup de feu. Comme un fou, Baptiste bondit vers la porte.

Les enfants couraient en direction de la grange. Baptiste les suivit.

En ouvrant la porte, il aperçut le jeune Michel, le corps lacéré, qui se penchait sur le vieux Sam.

– Qui a tiré ? demanda Baptiste.

– Les deux bandits d'hier, répondit Michel. Verchères se pencha sur le corps de son vieil ami.

– Il ne me semble pas gravement atteint,

Paulette ?

– Oui.

– Faites-le transporter à l'intérieur et demandez à un domestique d'aller prévenir le médecin.

– Bien, monsieur Verchères.

– Quant à moi, je vais essayer de rejoindre ces deux bandits.

Le chef de police partit en courant, s'informa de quelle direction avaient prise les deux assassins et sautant sur son cheval, il partit à leur poursuite.

Baptiste connaissait Squeletteville et ses alentours comme le creux de sa main.

Aussi il ne perdit pas un temps inutile à suivre le chemin et il coupa à travers la montagne.

Après avoir galopé pendant deux milles, il descendit vers la route et se cacha entre deux rochers.

Il venait d'entendre un bruit de galop.

Verchères s'accroupit le revolver à la main.

Les deux bandits apparurent soudain, filant à toute vitesse.

Baptiste cria :

– Arrêtez ou je tire.

Mais les deux escrocs n'écoutèrent pas l'ordre du chef de police et continuèrent leur chemin.

Baptiste tira.

Barney porta vivement la main à son cœur, roula de son cheval et tomba sur la route.

Jack cependant avait continué son chemin et il était maintenant trop loin pour que Verchères puisse le tirer.

Baptiste siffla et son beau cheval apparut entre deux arbres.

Vif comme l'éclair, Baptiste sauta en selle.

Il savait que la monture du bandit devait être fatiguée et qu'il n'aurait aucune difficulté à le rejoindre.

La course commença.

Verchères se rapprochait toujours du bandit.

Ce dernier se retourna et tira deux coups en direction de Baptiste mais manqua sa cible.

Lorsqu'il fut plus près encore, Verchères sortit son revolver. Jack se retourna comme pour viser, mais le revolver ne partit pas.

Il ne lui restait plus de balles.

Baptiste n'avait jamais tué un ennemi sans défense. Remettant vivement son revolver dans sa poche, il rapprocha sa monture de celle de Jack.

Puis soudain, d'un bond il sauta sur le cheval du bandit.

La bataille commença.

Jack avait l'avantage d'être bien équilibré et de plus, les pieds bien placés dans les étriers il ne pouvait tomber.

Baptiste tenta un coup presque irréalisable.

Ne se tenant que d'une main, il se pencha la tête en bas et se mit à détacher l'étrier.

Jack faisait des efforts inouïs pour pousser son adversaire sur la route, mais Verchères tenait

bon.

Quand il sentit que l'étrier ne tenait plus, Baptiste saisit la jambe du cow-boy et se laissa rouler sur la route.

Jack le suivit et les deux hommes enlacés se mirent à descendre la pente abrupte.

Verchères se releva le premier et porta donc le premier coup, un vigoureux coup de poing qui envoya Jack rouler de quelques pieds.

Mais le bandit géant se releva.

Comme Verchères se relevait à nouveau, Jack leva son pied et lui envoya un coup de talon en pleine poitrine.

Baptiste alla rouler sur la route se tordant de douleur.

Le bandit vit que c'était sa chance. Il fonça à nouveau sur le chef de police pour le rachever.

Comme Jack allait lui rabattre le talon de sa grosse botte en pleine figure, il le saisit par le pied et le fit basculer.

Le bandit poussa un cri de rage et tomba sur le

dos.

Vif comme pas un, le roi des cow-boys se releva et comme Jack allait se remettre sur pied, Baptiste l'attrapa par le collet.

Le tenant de sa main droit il frappa de la gauche à coups redoublés.

Un, deux, trois. Chaque fois, le poing de Verchères s'abattait en pleine figure.

Il sentit soudain que le corps de Jack était devenu mou.

Baptiste le lâcha et le bandit s'effondra d'une pièce. Il avait perdu connaissance.

Pour la première fois de sa vie probablement, Jack avait rencontré son maître.

Baptiste le força à se relever, le mit en travers de sa selle et reprit la route de Squeletteville.

À lui seul, le chef de police avait capturé le reste de la bande de Battling Lafleur.

VIII

Un cadeau

Au ranch des jeunes, une grande activité régnait.

Le docteur venait d'arriver.

Sam avait repris connaissance et avait insisté pour que Michel et sa sœur demeurent près de lui.

Le docteur l'examina :

– Non, dit-il, ce n'est guère dangereux. Dans trois jours, vous serez sur pied.

– Vous pensez ?

– Oui. La balle n'a fait que vous effleurer. Elle n'a frappé aucune partie vitale. Je vais vous faire un pansement sommaire. Passez la journée au lit. Demain vous pourrez vous asseoir.

Le docteur fit le pansement puis partit.

Michel s'écria :

– Comme je suis content, dans trois jours vous serez sur pied.

Sam ne répondit pas.

Paulette demanda :

– Vous ne semblez pas heureux de cette bonne nouvelle.

Le vieillard soupira :

– Bah, franchement, j'aurais aimé autant mourir. Ça aurait été beaucoup mieux ainsi.

– Mourir, mais vous êtes fou ?

– Oh non, je n'ai rien dit, mais la semaine prochaine, tous mes petits devront me quitter et je devrai recommencer à quêter pour pouvoir manger.

Paulette et Michel se regardèrent surpris :

– Que voulez-vous dire ?

– Lorsque j'ai construit ce ranch, j'ai emprunté vingt mille dollars à madame Francon. Je devais lui rembourser cinq mille par année plus les intérêts. Aujourd'hui je lui dois plus de

quinze mille piastres qui auraient dû être payées depuis longtemps.

– Et vous n’avez pas l’argent ?

– Non, pas un sou. J’ai une bonne terre, soit, mais juste pour couvrir mes dépenses. Vous savez, ça coûte cher entretenir des jeunes.

Les larmes aux yeux. Michel demanda :

– Vous allez être obligé de nous renvoyer ?...

– Oui, et je devrai partir moi aussi.

– Mais qu’est-ce que nous allons faire ? qu’est-ce que nous allons devenir ?

– Je ne sais pas. Mais n’y pensez pas. Peut-être que madame Francon reviendra à de meilleurs sentiments d’ici une semaine. Surtout, n’en parlez pas aux autres.

– C’est promis.

– Et maintenant, je me sens fatigué...

Paulette prit son petit frère par la main :

– Viens Michel, il faut le laisser se reposer.

– Vous avez raison, mademoiselle...

– Allons Michel, appelle-moi Paulette,
puisque je suis ta sœur.

– Très bien Paulette.

*

Il est minuit.

Tout le monde dort au ranch des jeunes
excepté Michel.

Lentement il commence à se vêtir.

Aussitôt qu’il fut habillé, il sortit en évitant de
faire du bruit.

Il se dirigea aussitôt vers le bâtiment où
quelques heures plus tôt le vieux Sam s’était fait
blesser.

Il y entra, et referma soigneusement la porte
derrière lui.

Il prit alors une fourche et se mit à remuer le
foin qui se trouvait par terre.

Soudain, il frappa un morceau de bois, une

espèce de couvercle.

Il tira et se trouva vis à vis d'un assez grand trou.

Il y plongea la main et en tira plusieurs liasses de billets de banque. Des billets tout neufs.

Il se mit à compter.

– Dix mille... douze mille... seize mille... vingt mille... vingt-et-un mille.

– Mille piastres, se dit-il, ça devrait payer les intérêts.

Il remit le reste de l'argent dans le trou, remplaça le couvercle et ensuite remit le foin par dessus.

Alors, mettant la main dans sa poche, il sortit un papier sur lequel il écrivit de sa plus belle main :

– Voici le montant total de ma dette. Signé Sam.

Il enroula l'argent dans le papier et sortit de la grange.

Il entra dans l'écurie où se trouvait les chevaux,

attela son petit poney puis partit à toute vitesse vers Squeletteville.

Il arrêta sa monture devant la maison de la bonne femme Francon.

Il sauta à bas de son poney et se dirigea vers la porte.

Il plaça la liasse de billets à deux pieds de la porte puis remonta sur sa monture.

C'est alors qu'il lança une pierre dans la vitre de la fenêtre de la porte et s'enfuit vite vers le ranch des jeunes.

Réveillée par le bruit, madame Francon se leva pour se rendre compte de ce qui se passait.

Elle ouvrit la porte et trouva le paquet à sa porte.

Avec surprise elle lut le billet, fronça les sourcils et entra à l'intérieur.

*

Le lendemain matin, un gros livre à la main,

Baptiste alla frapper à la porte de la maison de madame Francon.

Cette dernière le fit entrer.

– Madame Francon, je suis venu vous prévenir.

– Me prévenir ?... Me prévenir de quoi ?...

– Hier soir, j’ai regardé les articles de la loi. Vous n’avez pas le droit de jeter le vieux Sam dehors parce qu’il n’a pas le sou et deviendra par le fait même une charge publique.

Et Baptiste ouvrit son livre et le présenta à la vieille dame.

Mais cette dernière n’osa même pas regarder l’article :

– Vous n’êtes donc pas au courant ? demanda-t-elle.

– Au courant ? Au courant de quoi ?

– Vous allez voir, j’ai reçu un petit paquet hier soir.

La bonne femme alla ouvrir une armoire et prit le paquet que Michel avait déposé à sa porte.

– Tenez.

Verchères prit le paquet, lut le petit mot et regarda l'argent :

– Combien y a-t-il ?

– Vingt-et-un mille dollars. Il me devait vingt mille et il me donne mille dollars pour l'intérêt.

Il y eut un long silence.

– Je me demande où Sam a pu prendre cet argent, fit madame Francon. Il n'avait pas un sou.

– C'est peut-être un cadeau. Quelqu'un lui a peut-être prêté.

– Peut-être. Mais un curieux de cadeau.

Baptiste découvrira-t-il la vérité ?

IX

Tout finit bien

Madame Francon entra dans sa banque avec le montant de vingt-et-un mille dollars.

Elle se dirigea vers son caissier :

– Paul ?

– Oui madame.

– Voici l’argent que le vieux Sam me devait. Vous lui préparerez un reçu et le change, car il a donné un billet de mille pour l’intérêt.

– Bien madame.

– Vous viendrez me faire signer le reçu, je serai dans mon bureau.

Et madame Francon s’éloigna.

Quelques minutes plus tard, le caissier venait frapper à la porte de son bureau.

– Entrez, cria-t-elle.

Paul, le caissier poussa la porte.

Il était pâle comme la mort.

– Paul ? Qu’est-ce qui vous prend ?... qu’est-ce que vous avez ?

– L’argent... c’est... bégaya le caissier ?

– C’est quoi ?

– J’ai vérifié les numéros... tous les numéros. C’est l’argent qu’on a volé ici.

Madame Francon bondit :

– Quoi ?... qu’est-ce que vous dites ? Cet argent est celui qu’on m’a volé ?

– Oui, madame, il ne peut y avoir d’erreur.

La bonne femme se leva en furie :

– Ah, c’est ainsi. C’est lui le vieux qui avait fait organiser ce vol, et il croyait me jouer. Eh bien non, ça ne se passera pas ainsi. Vous avez les numéros de billets de l’argent qu’on m’a volé ?

– Oui madame, les voici, et voici l’argent.

Elle prit le tout et sortit brusquement de la banque.

Elle traversa la rue et se dirigea vers le poste de police.

Elle entra dans le bureau de Verchères en faisant claquer la porte :

– Vous êtes le chef de police à ce que je sache, fit-elle.

– Mais oui.

– Eh bien, vous allez immédiatement vous rendre au ranch des jeunes et arrêter le vieux Sam.

– L'arrêter, mais pourquoi grand Dieu ?

– Pourquoi ?

Elle déplia les billets de banque et la liste des numéros des billets volés.

– Vérifiez vous-même, monsieur Verchères.

Baptiste jeta un coup d'œil.

Puis à la grande surprise de madame Francon, il sourit :

- Je m’attendais un peu à cela.
 - Quoi ?... vous saviez que Sam avait mon argent et vous n’en disiez rien.
 - Non, Sam n’est pas un voleur.
 - Vous savez que le jeune Michel Lafleur est au camp des jeunes ?
 - Oui.
 - C’est le fils de Battling Lafleur celui qui a commis le vol ?
 - Je sais tout cela.
 - Eh bien, j’étais presque sûr que Battling Lafleur avait remis l’argent à son fils. Je n’avais cependant aucune preuve.
 - Mais comment se fait-il que cet argent me soit revenu entre les mains ?
 - Simplement parce que Michel a entendu dire qu’une vieille sans-cœur voulait mettre un vieillard dehors.
- Madame Francon vint pour protester.
- Michel est un bon garçon, mais il se serait sauvé avec l’argent, si Sam n’avait su le garder.

Grâce à Sam, Michel est resté au camp et aujourd'hui, Michel, pour le récompenser, a pris l'argent que son père lui avait donné et est allé vous le porter pour payer les vingt mille dollars que Sam vous devait.

– C'est de l'argent volé, cria-t-elle.

– Je sais. Mais le garçon avait l'intention de bien faire. Et je suis certain que nous allons trouver tout le reste.

– Vous voulez dire tout l'argent qu'on m'a volé ?

– Oui, et ça, grâce à Sam qui a su garder le jeune Michel près de lui. Et vous madame, vous, vous alliez mettre dehors un brave homme comme lui, un homme qui vous sauve soixante mille...

– Mais... je ne savais pas moi...

– Maintenant, vous savez, et j'espère que vous saurez quoi faire.

Verchères mit son chapeau.

– Où allez-vous ? demanda la vieille.

- Au ranch des jeunes, régler cette affaire.
- Je vous accompagne.
- Non, de grâce, ne venez pas tout gâcher, et puis quand mon cheval vous voit, il a peur.

Et Baptiste sortit en riant aux éclats.

Il monta sur son cheval et partit vers le ranch des jeunes.

Il arriva au plein milieu de la fête.

– Je regrette, mes petits amis, mais je vais être obligé d’interrompre votre fête pour quelques minutes. Il y eut des cris :

– On s’amuse.

– Pourquoi briser notre plaisir ?

Mais Verchères imposa le silence en faisant un signe de la main :

– Vous pouvez continuer à vous amuser, je ne veux parler qu’à Sam, mademoiselle Paulette et le jeune Michel.

Michel s’avança.

Baptiste aida Sam à entrer dans la maison.

Là, les quatre personnages s'assirent près de la grande table, puis Verchères commença :

– Sam, tu n'es pas au courant de ce qui s'est passé hier soir

– Hier soir ? Il s'est donc passé quelque chose ?

– Disons, cette nuit, ce sera plus juste.

– Je ne sais absolument rien.

– Moi non plus, ajouta Paulette.

Baptiste sourit :

– Je vais vous expliquer. Quelqu'un, la nuit dernière, a accompli un très beau geste, Sam, quelqu'un t'a fait un cadeau.

– Un cadeau... à moi ?

– Oui, on a déposé devant la porte de madame Francon un petit paquet de billets de banque. Pour vingt et un mille dollars.

Le vieux sursauta :

– Vingt et un mille ?

– Parfaitement, et voici le billet qui était

attaché à l'argent.

Il tendit une feuille à Sam.

Ce dernier la lut et s'écria aussitôt

– Mais ce n'est pas moi qui ai écrit ce billet.
Ce n'est pas mon écriture.

Verchères approuva :

– Je le sais, et c'est tant mieux pour toi.

– Comment cela ?

– Eh bien l'argent qu'on a remis à madame Francon, c'est de l'argent volé.

On imagine l'indignation du bonhomme :

– Remettre de l'argent volé, en mon nom, à moi, Sam Cormier.

– Je sais. C'est choquant. Mais la personne qui l'a fait ne voulait pas mal faire. Au contraire. Elle voulait te remercier de tout ce que tu as fait pour elle.

– Drôle de remerciement.

– L'argent avait été volé à la banque par Battling Lafleur.

Baptiste se tourna aussitôt du côté de Michel :

– C’est toi, n’est-ce pas Michel ?

– Moi, mais...

– Non, non, ne mens pas, je t’ai vu la nuit dernière, je n’étais pas couché.

Le petit gars baissa la tête.

Les larmes vinrent aux yeux de Paulette.

Puis Michel déclara :

– Monsieur Sam a manqué de se faire tuer pour moi. Je lui devais ça. Quand j’ai appris qu’il ne pouvait payer sa dette, je me suis décidé de prendre l’argent que papa m’avait dit de cacher.

– Oui, mais c’est de l’argent volé.

– Qu’est-ce que ça fait, c’est de l’argent quand même.

– Non Michel, ce n’est pas la même chose, pourquoi ne voulais-tu pas dire que tu avais cet argent ?

– Parce que... parce que... j’avais pas qu’on dise que j’étais le complice de papa.

– Et il en reste beaucoup de cet argent ?

– Oui. Venez avec moi, je vais vous le montrer.

Verchères se tourna du côté de Paulette :

– Restez ici, je vais y aller.

Il suivit Michel dans la grange.

Le petit bonhomme alla immédiatement à sa cachette et sortit les liasses de billets neufs.

– C’est bien ce que je pensais, tout l’argent volé à la banque.

Verchères le glissa dans sa poche.

– Vous l’emportez ?

– Oui, cet argent appartient à madame Francon, pas à toi.

– Et puis... le ranch... monsieur Sam ne pourra pas payer. On va être obligé de partir.

– Je vais essayer d’arranger tout cela. Je retourne immédiatement à Squeletteville. Va retrouver Sam et dis-lui de sortir dans le jardin et de continuer à s’amuser. Qu’il ne s’inquiète de rien.

– Bien, monsieur Verchères.

Michel revint vers la maison pendant que Baptiste remontait sur son cheval et repartait en direction de la bourgade.

Il arrêta à la banque et entra aussitôt :

– Madame Francon est-elle ici ? demanda-t-il à l’un des commis.

– Oui, monsieur Verchères, elle est dans son bureau.

Verchères entra dans l’appartement réservé à la vieille dame.

Il prit tout le lot de billets et le mit sur le bureau :

– Voici l’argent qu’on vous a volé.

Madame Francon ouvrit de grands yeux :

– Vous voulez dire que tous les soixante mille sont là... il ne manque pas un sou ?

– Non, pas un seul sou.

– Oh, monsieur Verchères, comme je suis heureuse.

– Et je vous répète, madame, n’oubliez pas une chose. C’est grâce à Sam si vous avez retrouvé cet argent. Sans lui, vous perdriez soixante mille.

Il y eut un silence, puis Baptiste ajouta :

– Savez-vous qu’entre vingt mille, et soixante mille il y a un écart de plus de quarante mille ?

– Que voulez-vous dire ?

– Vous comprenez fort bien et je n’ai pas à vous dicter votre conduite.

Et Baptiste sortit sans plus attendre.

*

Au ranch des jeunes, on continuait de s’amuser.

Mais malgré lui, Sam ne pouvait s’empêcher de penser que dans une semaine peut-être, il serait obligé de quêter pour gagner son pain.

Madame Francon ne lui donnerait certainement pas de chances.

Verchères avait dit qu'il arrangerait tout, mais Sam savait que malgré son bon vouloir, le chef de police n'avait pas assez d'argent pour lui avancer vingt mille.

Les jeunes chantaient une chanson gaie, lorsque tout à coup une voiture apparut au tournant de la route.

C'était madame Francon.

Immédiatement, les enfants se turent.

Sam murmura :

– Je le savais, on s'amuse trop, ça ne pouvait pas durer.

D'un pas alerte, la bonne femme s'approcha de Sam Cormier.

– Bonjour madame.

– Bonjour Sam... oh comment vous remercier ?

– Me remercier... me remercier de quoi ?

– Mais de l'argent que monsieur Verchères a retrouvé. Sans vous, le jeune Michel serait parti avec.

– Vous croyez ?

Madame Francon sourit :

– Ne faites pas le modeste, Baptiste m’a tout expliqué que c’est vous qui avez su garder ce jeune garçon ici.

– Ah, il vous a dit ?

– Oui, tout, tout, tout, tout.

Madame Francon sortit un papier de sa sacoche :

– Tenez, c’est pour vous.

– Quoi ?

– Lisez ?

Et les yeux pleins de larmes, le bon vieux lut :

– Je reconnais devoir à madame Francon la somme de vingt mille dollars que je lui rembourserai aussitôt que je pourrai, sans aucun intérêt et à aucune date définie.

– Vous voulez que je signe ce papier ?

– Mais oui, vous m’avez fait retrouver soixante mille dollars.

– Oh merci, madame, merci.

– Et si je ne me retenais pas, Sam, je vous embrasserais.

– Retenez-vous, fit aussitôt Sam, ne gâchez pas mon bonheur.

– Quoi, qu'est-ce que vous dites ?

– Heu... je dis... je dis que c'est trop de bonheur pour le même jour... oui vraiment trop de bonheur.

Se levant, il fit signe à ses enfants :

– N'est-ce pas les jeunes que madame Francon est une très bonne et brave femme ?

Ils répondirent en chœur :

– Oui.

– Eh bien, alors, vite tous ensemble, chantons lui un petit air en son honneur.

Cet ouvrage est le 825^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.